

SOUVENIRS - SOUVENIRS

LES PEIGNEURS DE CHANVRE DU BUGEY

F. JACQUEMET - BOURG, OCTOBRE 1933

Il était une fois... C'est ainsi que commencent tous les contes. Mais ce qui va suivre n'est pas un conte, c'est l'histoire de groupements d'ouvriers migrants et saisonniers, originaires de quelques villages du Bugey [dans l'Ain] et, je crois aussi, de la Savoie : les peigneurs de chanvre.

Il fut un temps qui n'est pas très lointain, une cinquantaine d'années tout au plus, où la culture du chanvre était très en honneur dans tous les villages. Bien qu'elle ait à peu près disparu, beaucoup de terres où elle était pratiquée conservent encore le nom de "chènevrières".

Cette culture alimentait toute une industrie familiale. Après la récolte, qui avait lieu en août-septembre, le chanvre était mis à rouir sur le pré, dans la mare ou dans la rivière, selon les pays. Puis, pendant les veillées d'automne et d'hiver, les hommes pratiquaient le teillage, opération qui consistait à séparer l'écorce, ou fibre, de la tige ou chènevotte. La fibre, nouée en paquets ou *douas*, était utilisée à la fabrication des cordes nécessaires dans les exploitations agricoles mais surtout à celle de la toile de ménage.

Entre le teillage et le filage, la fibre de chanvre subissait une préparation spéciale, destinée à la nettoyer et à l'assouplir ; c'était le travail des peigneurs de chanvre.

Chose curieuse, alors que la culture du chanvre était surtout très développée dans les villages de la plaine, en Bresse, dans la vallée de la Saône et vers les premiers chaînons du Revermont, les peigneurs de chanvre se recrutaient à peu près uniquement parmi les montagnards ; ils émigraient chaque année, pendant quelques mois, de la montagne vers la plaine, pour exercer leur industrie.

Nous allons essayer de les suivre dans leurs pérégrinations. Nous ne parlerons que de ceux du Bugey, originaires de quelques villages des hauts plateaux ou des chaînes élevées : Evosges, Arane, Lacoux, Layssard, etc.

Les peigneurs de chanvre travaillaient toujours par équipe et chaque équipe comprenait généralement trois hommes : le peigneur ou *penaou*, chef d'équipe, le *fardaou* ou compagnon et le *mari* ou apprenti. Quelques équipes n'avaient pas de *mari* mais c'était exceptionnel. On retrouve dans ces groupements la vieille organisation du compagnonnage des corporations du Moyen-Âge, tant est grande la force de la tradition et aussi la persistance des vieilles coutumes.

Leur outillage était des plus simples : un couteau à tranchant émoussé et à lame cintrée en forme de C, le fer-

ret ou *gratin* qui servait à assouplir l'écorce du chanvre et à la débarrasser des grosses impuretés ; un jeu de peignes *lo peno* ou *brito* qui la démêlaient et la



FER À ESPADER POUR ASSOULIR LES FIBRES

divisaient en fibres très minces. Ces peignes portaient des dents d'acier très souples et très effilées, de 8 à 10 cm de longueur, fixées à un coussinet en bois, armaturé d'acier. Il y avait deux peignes : l'un *lo gro peno*, aux dents plus longues, plus fortes et plus espacées, servait à dégrossir la fibre ; l'autre, *lo pletie¹ peno* aux dents plus courtes, plus fines et plus affilées permettait l'affinage.

Les équipes quittaient leur village au lendemain de la Toussaint, lorsque les gros travaux d'automne étaient achevés ; elles étaient de retour la veille de Noël, pour célébrer cette fête en famille. Pour quelques-uns, la "campagne" se prolongeait jusqu'à Mardi Gras, mais c'était très rare.

Celles de la région d'Evosges se rendaient généralement en *Comté* selon le vocable employé, vers Sens, Prangy, Bletterans, Chaumergy, c'est à dire dans la partie Est de la Bresse louchanaise et la partie du Jura qui la borde immédiatement ; quelques-uns poussaient même jusqu'à Dôle.

Elles effectuaient le plus souvent le voyage à pied, pour respecter la tradition du compagnonnage et aussi par économie. Les trois compagnons partaient à la pointe du jour, le baluchon passé en bandoulière ou porté sur l'épau-

le à l'aide d'un bâton. Leur

bagage était des plus

simples : les peignes, les

ferrets, quelques

vêtements de

rechange et une

paire de sabots.

Ils suivaient la

Combe du Val et,

par Vieu-d'Izenave,

la Cluse, Izernore,

Thoirette, Arinthod,

gagnaient les villages de *Comté* où ils

pensaient trouver du travail. Ces villages

étaient toujours les mêmes. Chaque équipe suivait,

chaque année, un itinéraire invariable pour joindre ses

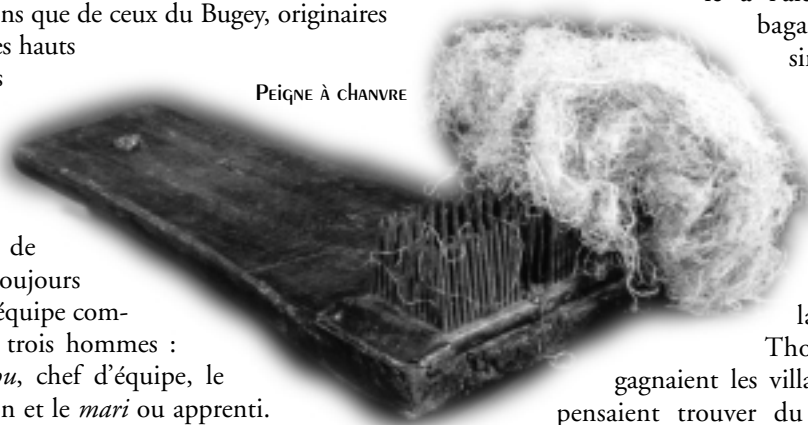
clients habituels. D'année en année il s'établissait ainsi

entre employeurs et employés des liens presque familiaux.

Sans avoir échangé aucune correspondance, producteurs

et peigneurs étaient sûrs de se retrouver tous les ans, aux

époques traditionnelles.



PEIGNE À CHANVRE

Dans les dernières années, cependant, quelques équipes où des jeunes - aujourd'hui des vieillards - avaient introduit des idées modernes, effectuaient le voyage en chemin de fer.

Arrivé à pied d'œuvre, le chef d'équipe s'enquêrait de l'importance de la récolte de chanvre et traitait avec les employeurs pour toute la durée de la "campagne". Le travail ainsi assuré, il procédait à l'installation de l'atelier et la besogne commençait.

L'installation était des plus simples et souvent peu confortable. Sous l'abri d'un four, dans une grange, sous un hangar, le *fardaou* et le *mari* fixaient les ferrets à hauteur de leur taille, contre une poutre verticale ; sur une table grossièrement établie mais fortement assujettie au sol, le peigneur liait solidement ses peignes, l'un à côté de l'autre et les dents en l'air.

Les deux aides, *fardaou* et *mari*, se saisissaient d'abord de l'écorce de chanvre et l'assouplissaient en la frottant d'un mouvement souple et continu contre le tranchant du ferret. Ainsi dégrossie, ils la donnaient au peigneur. Celui-ci la passait d'abord dans le grand peigne où la fibre était divisée en brins menus, débarrassée des déchets les plus grossiers et les moins résistants qui restaient accrochés aux dents du peigne. Ces déchets, bons à filer, formaient la partie la plus grossière, l'étope ou *cabéssse*. La plus belle fibre, repassée dans le petit peigne, devenait souple et luisante ; elle formait la *rita* ou *grand farda*, soigneusement pliée en paquets ou *douas*. On reconnaissait l'habileté d'un peigneur à la finesse et au brillant de la *rita* ainsi qu'à l'art de la nouer en paquets élégants.

Ce travail, rendu pénible par la poussière et le manque de confort de l'atelier, était relativement peu rétribué, comme tous les travaux effectués en ces temps-là à la campagne. Les employeurs payaient généralement 6 francs par kg de *rita* et 2 francs par kg d'étoques. En travaillant pendant deux mois, tous les jours sauf le dimanche et environ dix heures par jour, les meilleures équipes arrivaient à toucher en fin de "campagne" de 250 à 300 Fr. dont le partage s'effectuait ainsi : 150 Fr. au peigneur, 100 Fr. au compagnon et 20 à 50 Fr. à l'apprenti.

Les meilleures relations s'établissaient entre les peigneurs et leurs employeurs. Les peigneurs couchaient et mangeaient chez eux et vivaient de la même vie. Le plus souvent, ils préparaient leur lit dans la paille, sur le fenil, dans la grange, ou mieux dans l'écurie où l'air était moins pur mais où il faisait plus chaud.

A la table de famille, ils mangeaient comme leurs hôtes, de la soupe, des gaudes, du lard salé et buvaient de l'eau ou du petit-lait. Peut être pour satisfaire leur robuste appétit, la ménagère faisait-elle à leur intention la soupe plus épaisse car l'on désigne encore, dans certains villages où ils ont travaillé, une soupe très épaisse sous le nom de soupe de *pignard*. Aux moments de loisirs, ils se mêlaient aux réunions familiales, fréquentaient les bals locaux ou les assemblées. On les accueillait généralement bien car on voulait se concilier leurs bonnes grâces pour obtenir d'eux

un travail soigné. Ce que les employeurs et surtout les fileuses redoutaient le plus, c'était la *greva*, forme très ancienne du sabotage. Elle consistait à affiner insuffisamment la fibre, en laissant beaucoup d'étoques dans la *rita* et en les camouflant par un pliage bien fait. Ce procédé, tentant parce qu'il faisait gagner du temps et augmentait le rendement, nuisait à la qualité et à la régularité du fil et compliquait le travail des fileuses. L'histoire se borne à le mentionner, sans dire si les peigneurs y recouraient souvent.

Malgré la simplicité confiante qui caractérisait ces moeurs toutes familiales, les peigneurs de chanvre gardaient vis-à-vis de leurs employeurs la fierté des hommes de métier qui se croient supérieurs aux terriens cultivant simplement le sol. Ils tenaient avant tout à affirmer hautement la supériorité de leur force et de leur adresse. Quand une discussion s'élevait à ce sujet, elle se terminait toujours par une sorte de défi lancé par les peigneurs à leurs contradicteurs. Ils prenaient une poignée de chanvre assoupli, la plaçaient d'un coup sec dans les dents du peigne et invitaient les "forts" du village à tirer dessus pour l'arracher en la faisant passer dans les dents, sur toute sa longueur, comme le peigneur le faisait avec tant d'aisance. Quand ils s'étaient bien escrimés, et toujours en vain, le peigneur la saisissait à son tour et la retirait comme en se jouant.

Pour bien comprendre ce résultat dans lequel il n'entre aucune magie, il faut savoir que le geste du peigneur demande une adresse toute spéciale, véritable tour de main de métier : il tire sur le chanvre en le soulevant légèrement ; en tirant seulement, l'homme le plus fort n'arrachera pas la poignée de fibre fortement retenue par les dents du peigne.

Fiers de leur métier, pourtant occasionnel - puisque rentrés chez eux ils redevenaient cultivateurs - les peigneurs de chanvre tenaient aussi à se créer une vie intérieure à laquelle leurs hôtes n'étaient pas associés. Pour cela, ils s'étaient constitué et parlaient entre eux une langue spéciale, qu'eux seuls comprenaient, le *bélot*. En voici des spécimens : *lo brito*, le peigne - *lo gratin*, le ferret - *la grand farda*, la filasse - *lé cabéssse*, les étoques - *lo tracollan*, les sabots - *lo bourgeron*, le chanvre.

Les peigneurs de chanvre qui allaient en *Comté*, sont aujourd'hui des vieillards ; seuls ils gardent encore le souvenir de leurs compagnons avec qui ils parlaient le *bélot*. Dans nos campagnes, la culture du chanvre a presque disparu ; à la veillée, le chant des rouets ne se fait plus entendre, les derniers jeux de *britos* (peignes) et de *gratin* (ferret ou couteau recourbé) dorment dans les greniers avec la vieille ferraille, sous une couche de rouille et de poussière. Victime du progrès, l'industrie des peigneurs de chanvre est une industrie morte. Personne ne la ressuscitera. C'est pour qu'elle ne tombe pas dans un oubli total que nous lui avons consacré cette brève étude.

Extrait du Bulletin de la Société des Naturalistes et des Archéologues de l'Ain - Janvier 1934.

Photos : Franck Machy

¹Prononcer *pe-tie*



LA RITA